

Le sport au service de l'homme

Rapport de Mgr Angelo Spina à la Conférence régionale de Pescara "Pour un nouvel humanisme sportif",
15 juillet 2016.

Elle est aussi vieille que le monde. Et peut-être trop abusée, la maxime mens sana in corpore sano, qui représente à la fois une bonne pratique de vie et une métaphore efficace pour l'éducation sociale et politique du bien vivre. C'est par le sport, en tant que pratique au niveau personnel et social, que les civilisations grecque et romaine ont pu promouvoir des formes saines de coexistence politique. Considérer le sport comme un lieu de vertu, au lieu du vice et de la corruption, est un acte de l'homme et provoque les cultures de chaque époque à réécrire un << pacte éducatif >>, qui exige engagement, conscience et détermination.

Aujourd'hui, nous nous posons quelques questions : <<Le sport est-il vraiment une ressource à considérer avec confiance ? Peut-elle faire partie de la solution à la crise morale de notre époque, ou n'est-elle qu'un aspect du problème ?

Le sport et les Italiens

Les Italiens qui pratiquent un sport sont environ 34 millions. En plus d'être l'un des principaux sujets de conversation entre parents et enfants et entre collègues, le sport reste l'un des <<liens sociaux>> les plus forts, qui permet aux gens de se connaître et de se rencontrer également autour de transmissions telles que <<La domenica sportiva>>. L'impact qu'il a sur notre culture est pertinent : son activité induite représente 2,7-3,0 points de PIB, tandis qu'il existe 95 000 lieux de pratique du sport, soit un pour 631 habitants.

La demande de sports pratiqués et regardés ne cesse de croître. Si, d'une part, les sports traditionnels se confirment - le football est pratiqué par 30% des sportifs italiens, tandis que le basket et le volley restent les sports les plus enseignés à l'école -, d'autre part, les sports pratiqués seuls se développent. Il y a environ huit millions d'Italiens qui fréquentent les gymnases - (environ 6 000), où il est possible de faire de l'aérobic tribal, du body work, du funk, du janning, du spinning, du step, de l'aérobic aquatique. La dépersonnalisation de ces nouvelles formes de sport, qui rapportent quelque 5,5 millions d'euros par an, modifie notre façon de nous rencontrer. La musique assourdissante, les déplacements dans de petits espaces clos et le jeu de miroirs indiquent comment le rapport des Italiens à l'activité physique évolue.

Les enquêtes montrent que les principales valeurs reconnues par les sportifs italiens sont, par ordre de priorité : l'esprit d'équipe, la tolérance, le respect, le fair-play, la maîtrise de soi, le respect des règles, la discipline, la compréhension, la solidarité, l'amitié, l'égalité, la force, l'honnêteté, la joie de vivre, la volonté.

L'activité sportive peut être un véhicule précieux pour la formation du caractère dans le contexte d'une éthique de la vertu. Si l'on croit à la valeur formatrice du sport, il est clair que la pratique du sport doit viser, au-delà des résultats obtenus sur le terrain, la maturation intégrale de la personne. C'est pourquoi la tâche de ceux qui sont appelés à des rôles de responsabilité dans le gouvernement du sport - entraîneurs, managers, médecins - ne peut se limiter à la transmission de compétences techniques, mais doit se concentrer sur la croissance humaine de l'athlète.

Il est intéressant de citer ici ce que saint Jean-Paul II a déclaré lors du jubilé des sportifs en 2000 : "Le sport est un moyen exceptionnel pour la protection de la santé, pour la réduction du stress psychophysique, pour l'amélioration des conditions de vie, pour l'affirmation de la participation démocratique, pour la formation de la jeunesse, pour la diffusion de la confiance et de l'amitié entre les peuples pour répandre la confiance et l'amitié entre les peuples. Tout le monde doit être conscient du grand rôle que le sport peut jouer dans ces objectifs de promotion humaine et sociale. Les pratiquants et les promoteurs qui soutiennent son activité doivent se rappeler que le sport est au service de l'homme et non l'homme au service du sport et que, par conséquent, la dignité de la personne humaine constitue la finalité et le critère de toute activité sportive ;

que le sport est une confrontation loyale et généreuse, un lieu de rencontre, un véhicule de solidarité et d'amitié ; que le sport peut être une authentique culture lorsque l'environnement dans lequel il est pratiqué et l'expérience qui en est faite sont ouverts et sensibles aux valeurs humaines universelles pour le développement équilibré de l'homme dans toutes ses dimensions". (Jean-Paul II, Jubilé des sportifs, dimanche 29 octobre 2000)

Réfléchissons au pouvoir social du football. Sa grande visibilité représente une ressource, car elle permet de véhiculer des messages et des valeurs de manière incisive. Comme il serait beau que ce pouvoir médiatique du football se transforme en responsabilité et pas seulement en visibilité et en pouvoir.

Accepter ses limites dans le sport ne signifie pas dire "je n'en vaud pas la peine", mais "je le vaud quand même". Le sport a donc besoin d'adultes qui comprennent qu'avant l'athlète, il y a l'homme et qu'il n'est pas possible de faire grandir des enfants sains de corps et d'esprit s'ils sont privés de cet apprentissage essentiel aux difficultés de la vie qui passe par la récupération d'une attitude mentale de saine compétition, par la pratique rigoureuse d'un sport, avec ses efforts et son engagement juste et continu.

La relation entre la pratique du sport et l'acceptation de la valeur est la même que celle qui existe entre la vertu en tant qu'idée et l'action pour l'incarner, en évidence dans l'Éthique à Nicomaque d'Aristote : la valeur est transmise si elle est partagée par une communauté et le témoignage des athlètes individuels. Ce qui manque au sport, c'est un projet éducatif clair et conscient. Ceux qui ont fait du sport ont appris la valeur de l'effort et du travail, le leur et celui des autres, ont appris à éviter le gaspillage, à commencer par leurs mouvements, à respecter les engagements et le temps pour atteindre et améliorer les objectifs fixés. De ce point de vue, le sport enseigne le "sens de l'État", de la république, fait d'engagement, de participation et de règles partagées, qui permettent de conjuguer égalité, compétition et respect mutuel. Finalement, le sport est peut-être trop important pour le laisser aux seuls "sportifs".

"Le dopage : le mal du sport".

Pour les éducateurs, certaines questions importantes restent ouvertes : vaut-il mieux vivre en laissant les meilleurs jouer, ou laisser tout le monde jouer et risquer de perdre ? Quel genre d'homme voulez-vous former : un compétiteur individualiste ou un compétiteur solidaire ? Cela a-t-il un sens de gagner de manière déloyale ? En outre, les sociétés les plus riches devraient se demander pourquoi de nombreux jeunes sont prêts à mourir pour gagner. 50 % des athlètes interrogés dans le magazine américain Sport Illustrated ont déclaré être prêts à prendre des drogues qui pourraient s'avérer fatales après quelques années, juste pour gagner à tout prix.

Question : faut-il libéraliser le dopage ? Le dopage n'est pas tant une question de règles, ni de santé ou de liberté. Il s'agit essentiellement de l'immaturation de l'adulte, incapable d'être réellement adulte, même malgré son âge. Pour s'en convaincre, il suffit de voir le spectacle de certains jeux provinciaux, où les parents se déchaînent en regardant leurs enfants jouer. Quels sont les enfants ? Ceux qui courent après une balle en essayant de s'amuser, ou ceux qui crient dans les tribunes ? Les premiers sont peut-être plus mûrs, mais l'influence des seconds les fera tôt ou tard reculer.

Le dopage est l'autre facette du respect de son propre corps et de la dignité des autres. Le dopage comporte donc le risque de violer ce respect, au moins en portant atteinte à la santé de ceux qui l'utilisent. Sur le plan moral, le recours au dopage et aux amplificateurs corporels viole ou peut violer les critères de loyauté et de fair-play.

Les athlètes ont une faible perception du risque et ne calculent pas les graves conséquences du dopage. L'élément culturel qui semble justifier le dopage est le mythe du "tout et n'importe quoi". Ce n'est pas un hasard si le dopage est utilisé par des "carriéristes" travaillant dans divers domaines : du monde du spectacle (cinéma, théâtre, télévision, etc.) au monde du bien-être, des professionnels aux employés. Dans tous ces

cas, le dopage - c'est-à-dire l'amélioration exagérée des performances - devient un mode de vie. Ainsi, lorsque nous parlons de dopage, nous ne devons pas nous référer uniquement au sport. C'est la société, avec sa propension trop facile au soutien pharmacologique, qui est dopée.

Un mal qui ne peut être guéri uniquement par la répression, mais qui nécessite une maturation culturelle qui va au-delà du pur environnement compétitif-sportif. Si la victoire est la seule chose qui compte, alors tout ce qui mène à la victoire serait licite ; même le dopage, tant que la tromperie n'est pas démasquée. Si le sport inclut la victoire mais embrasse la possibilité d'accepter la limite, alors la fatigue, la fragilité, la limite ne sont pas du tout dénuées de sens, mais deviennent une opportunité de maturation et de croissance.

Lorsque dans une culture compétitive de personnes solitaires, la seule chose qui compte est de gagner, alors tout ce qui me permet d'exceller devient légitime ; mais la conséquence très malheureuse est que lorsque je perds, je suis un ... perdant. Si ma valeur se mesure exclusivement en termes de résultats, lorsqu'ils ne viennent pas, il importe peu que j'aie donné le meilleur de moi-même, mais que j'aie travaillé dur, que j'aie exploité mon potentiel. C'est ce que vous voulez pour vos enfants ? Qu'ils forment le mythe de la victoire à tout prix, restant normal que pour ceux qui n'arrivent pas à se surpasser il n'y ait de place que sur le banc de touche ?

Si l'on veut cultiver l'idée que le sport est une bonne pratique de la vie et un gymnase de la bonne vie, il est urgent que les dirigeants, les joueurs, les entraîneurs, les supporters, les sponsors, les médecins, les pharmaciens, les journalistes, les éducateurs et les administrateurs s'arrêtent pour réfléchir à la signification du sport et aux dangers qui le minent. Le seul antidote au malaise causé par les grands intérêts et la corruption qui traversent le monde du sport reste le dialogue entre la formation professionnelle et l'éducation humaniste. Ces derniers doivent être intégrés à des cours attentifs aux questions éthico-pédagogiques qui permettent une maturation complète de la personne humaine.

Un véritable sportif ne peut être qu'un véritable homme spirituel qui se façonne pour devenir un homme. Comme le rappelait Grégoire de Nysse : "Par l'action, chacun devient son propre père". Comme un funambule exposé au risque de chute, le sportif doit démontrer, par le sacrifice, qu'il se forge une valeur, tandis que les éducateurs doivent garantir des lieux sains, sans vendre de fausses recettes de réussite. Merci !